LES DÉBUTS

D'UN

PEINTRE

1886

LES DÉBUTS D'UN PEINTRE

LES DÉBUTS

D'UN

PEINTRE

BRUXELLES
POLLEUNIS, CEUTERICK ET LEFÉBURE

1886

Les Débuts d'un Peintre

« *Meminisse juvabit* »

CHAPITRE I

SCHERZANDO

Le nom de l'artiste n'offre de remarquable que sa terminaison, qui se compose, on ne sait pourquoi, d'un *e* muet. Encore si la voyelle, par la place qu'elle occupe, avait le moindre caractère de noblesse! Mais non, cette excroissance figure là avec autant de nécessité qu'un appendice caudal à une grenouille.

N'ayant que faire de cette finale, l'artiste la cèderait volontiers — gratuitement — à la personne pouvant certifier qu'elle l'a perdue (prière d'affranchir).

Ceci nous met à l'aise, et nous épargnera la peine de remonter jusqu'aux croisades pour établir la filiation du héros de ce récit.

Son bisaïeul était cultivateur, fils de cultivateur ; son aïeul faisait le commerce des vieux métaux, — autrement dit, de bric à brac (locution omise dans les traités de la science héraldique); son père, enfin, était forgeron.

Ce fut l'aïeul qui acheta, le matin du 5 octobre 1817, sans y attacher d'importance, les fragments d'une statuette en bronze qu'il reconnut, après mûr examen, comme étant les bras, les jambes et le torse du Cupidon flamand qui scandalise, depuis nombre d'années, les vieilles Anglaises de passage à Bruxelles en Brabant.

Convaincu qu'il y avait eu vol, l'acquéreur se rendit aussitôt à l'hôtel de ville, afin de prévenir le bourgmestre, qui s'empressa de lui témoigner toute sa reconnaissance en le faisant coffrer jusqu'à plus ample information.

Déjà la police était sur pied ; la consternation régnait partout ; pour un peu, on eût sonné le tocsin et fermé les portes de la vieille cité brabançonne.

Les parties essentielles, la tête et l'extrémité du bas-ventre manquaient parmi les débris ; le voleur n'avait rien eu de plus pressé que d'aller les enfouir dans un terrain vague des faubourgs, jugeant, avec raison, qu'elles étaient trop connues pour qu'il pût les vendre.

Livré à ses tristes réflexions, l'aïeul aurait pu moisir dans son cachot, s'il n'avait eu la bonne inspiration d'invoquer le patron de Bruxelles. « Du haut de la flèche de l'hôtel de ville, cet archange, toujours sur le qui-vive, doit avoir vu commettre ce lâche attentat, puisqu'il

était, en quelque sorte, le voisin de la victime, » pensa-t-il ; et, soudain, les traits à peine entrevus du criminel lui revinrent à la mémoire avec une telle netteté, qu'il fut facile de mettre la main sur l'original.

Le voleur fut cueilli, en effet, le même jour, dans un bouge de la rue Haute, ivre-mort, et, chose plus étrange encore, mouillé jusqu'aux os : preuve accablante ; la victime, elle aussi, dénonçait le meurtrier. Il va sans dire que le ministère public tira parti de ces circonstances providentielles pour attendrir son auditoire et confondre le criminel, qui pleurait comme un veau.

On exhuma la tête de la victime, à la grande joie de la foule accourue de toutes parts. A Bruxelles, la joie donne soif ; la bière coulait à flots.

Un sculpteur en renom rassembla les morceaux pour refaire un nouveau moule, et bientôt le plus ancien bourgeois de Bruxelles reprit ses petites fonctions comme si de rien n'était : quant au voleur, il fut condamné à vingt ans de travaux forcés.

Nous voici arrivés sans encombre au maître forgeron nommé ci-dessus, sans avoir dû fouiller les registres poudreux de l'état civil, dans lesquels les noms les plus vulgaires prennent tout doucement un aspect vénérable, comme des bouteilles de piquette égarées derrière les fagots. Les particules foisonnent dans ces vieilles paperasses ; c'est l'habitat d'une sorte de *cryptogame nobilis* qui n'épargne pas même les noms des démocrates égalitaires.

Jean...., fils du forgeron, naquit vers la fin de l'année 1821, dans le quartier le moins aristocratique de Bruxelles, et fut élevé très durement dans l'atelier sombre, entre l'enclume et le marteau ; bousculé sans merci

par une foule d'engins à l'aspect féroce, qui mordaient le fer de leurs dents acérées.

La cacophonie aigre, stridente des limes, le bruit cadencé de la forge et les pétarades du métal incandescent, étouffaient les cris de détresse du marmot, barbouillé de noir, chavirant comme une tortue, les quatre pattes en l'air, parmi les plaques de tôle et les monceaux de ferrailles.

Ses plaintes restant sans effet au milieu du vacarme — rien n'est tel pour calmer un enfant — il se dépétrait tout seul, non sans laisser partout des lambeaux de ses premières culottes. Ce début lui apprit de bonne heure à renfoncer ses larmes, et à endurer mille torgnioles et brûlures, lorsqu'il fut en âge de manœuvrer le soufflet de la forge.

Le futur peintre maniait, fort jeune, la lime et le ciseau, et organisait, à ses moments perdus, des concours de dessin, avec les gamins de son âge, sur l'immense porte de l'hôpital Saint-Pierre (1).

Les médailles étaient représentées par des biscuits de carême, de la grandeur d'une soucoupe, connus sous le nom de *mastelles*, et le jury était choisi parmi les *grands* et les malins.

Tout se faisait très sérieusement et avec beaucoup d'ordre; seulement, les distributions de récompenses dégénéraient presque toujours en disputes, suivies de rudes peignées, pendant lesquelles les membres du jury croquaient à belles dents les médailles des lauréats.... Situé fort à propos vis-à-vis de la maison paternelle, l'hôpital Saint-Pierre était, en quelque sorte, un atelier de réparation pour la famille du forgeron; Jean s'y faisait

(1) C'était alors la porte de service pour les grosses provisions; elle se trouve à l'angle de la rue des Faisans : l'entrée des malades était, comme aujourd'hui, du côté de la rue Haute.

raccommoder tantôt un bras luxé, tantôt une épaule déboîtée, ou accourait se faire extirper par les carabins, au moyen d'une aiguille aimantée, les éclats de métal qui faillirent bien des fois l'éborgner.

Le docteur Seutin, qui venait d'inventer son système de bandage amidonné, en fit plusieurs fois l'expérience sur les membres endoloris du remuant gamin. On sait que cet habile praticien était tellement entiché de sa découverte, qu'il l'eût appliquée sur une jambe de bois.

CHAPITRE II

LA CITTA DOLENTE.

Bien qu'un séjour à l'hôpital ne fût rien moins qu'une partie de plaisir, on y allait bravement. « C'est en voyant mourir que l'on apprend à vivre, » disait un vieux soldat de l'Empire, qui trouvait moyen de passer tous ses hivers dans ce *refugium*, logé, chauffé et bien nourri.

— Te voilà encore, lui disait Seutin; que nous veux-tu, vieux roublard?

— Docteur, c'est cette balle qui... cette balle que...

— Je la connais, ta balle; tu réussis à t'en faire des rentes, à ce qu'il paraît: tu serais bien attrapé si je te l'enlevais. Allons, c'est bien, mais tâche de te rendre utile; tu auras les 4/4 (le maximum de nourriture), mais tu auras soin de frictionner, deux fois par jour, le vieux puisatier qui est là près du poêle; tu lui parleras de tes campagnes: ça le distraira.

— Bien, mon colonel, dit le bonhomme, faisant le salut militaire.

— Tu prendras le n° 10, ajoutait le chef de clinique en écrivant le mot *Daucite* sur la tablette noire fixée à la tête du lit de ce nouveau pensionnaire.

« Daucite » (traduisez carott...ite) s'applique à quelques cas particuliers, notamment à la maladie des vendeurs de

journaux; une simple irritation du larynx, qui apparaît par les temps humides, après les beaux crimes ou « les fièvres électorales ».

Parmi les blessés, il y avait un charretier, peu intéressant de sa nature, mais fort mal arrangé. Ses chevaux, disait-on, montraient une répugnance invincible à sortir de l'écurie les lundis; les pauvres bêtes savaient par expérience que ces jours-là leur maître se grisait et les battait plus que de coutume. Celui-ci avait reçu une ruade *di primo cartello*, et, tandis qu'il geignait: « Tu ne l'as pas volé », lui disait Seutin en le serrant dans une carapace de bandages engluantés d'amidon.

Les journées se passaient sans trop d'ennui : on écoutait les potins et le caquetage du personnel; les élèves internes débinaient les chefs de clinique; les sœurs, qui furetaient dans tous les coins, débinaient les infirmiers, et vice versâ, tandis que les malades grincheux se plaignaient de tout, sans rime ni raison. Une partie de la matinée était réservée aux consultations : il suffisait au docteur Seutin, pour expédier les malades, de quelques paroles tranchantes et laconiques.

— Monsieur, je viens avec mon fils; je sais pas quoisqu'il a.

— Je vais vous dire cela tout de suite, moi; déshabillez-le.

C'était un être idiot, malingre, couvert de plaies et d'ordure.

— Ce garçon a un père ivrogne et débauché, et une sale mère qui ne vaut pas mieux: allez! Inutile de revenir, disait le docteur après un rapide coup d'œil.

Hâtons-nous d'ajouter qu'autant Seutin était rude envers

les ivrognes et les individus malpropres, autant il compatissait aux misères des gens sobres et honnêtes.

Dans la salle des contusionnés, les nuits, toutefois, manquaient de charme. Les amputés gémissaient ou déliraient ; d'autres « mouraient sans tambour ni trompette », selon l'expression du vieux chasseur de la garde, qui ne dormait jamais, si ce n'est de son œil gauche, hors de service à la suite d'un coup de lance; l'autre, un petit œil gris, phosphorescent, brillait toute la nuit, sous une touffe de sourcils ébouriffés, comme un ver luisant dans un buisson. « Le voisin va prendre son congé ; je connais ça, » disait-il aux sœurs, « il est temps d'aller prévenir le curé, si vous voulez qu'il reçoive sa feuille de route » (le viatique).

La cérémonie s'accomplissait à la pâle lueur d'un cierge; discrètement, le prêtre murmurait les paroles consacrées, qui vibraient, comme un vol d'abeilles, dans la vaste salle dénudée.

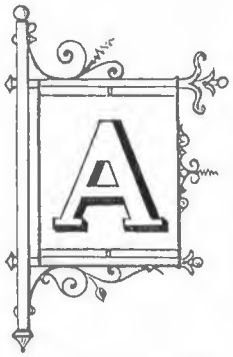
Après quelques minutes de silence, on entendait de sourds piétinements, puis un groupe d'infirmiers, portant un corps flasque, disparaissait dans les sombres couloirs. Plus moyen, après cela, de se rendormir; ces entr'actes funèbres jetaient un froid, et donnaient envie de se sauver.

Aussi, quelle fête, lorsque, le bras en écharpe ou un bandeau sur l'œil, on obtenait un *exeat ;* vite, on allait battre le rappel dans le voisinage, et une ribambelle de gamins accouraient aussitôt, armés, qui de charbon, qui de craie, et, dans les grands jours, d'un pot de couleur.

Alors, gare les murs et les portes ! les illustrations les plus fantastiques s'étalaient sur les façades : le siège de la citadelle d'Anvers, des charges de cavalerie, et des portraits en profil qui n'eussent pas déparé un obélisque.

CHAPITRE III

L'ART POUR LARD.



A cette époque, la clientèle du père se composait en grande partie de campagnards, cultivateurs, artisans, brasseurs ou cabaretiers. Le hasard voulut qu'un de ces derniers, voyant les *graffitti* qui couvraient les murs enfumés de la forge, lui demanda s'il connaissait un peintre capable de lui brosser une enseigne. « J'ai votre homme, » lui dit le maître forgeron qui aimait à rire (celui qu'il appelait son homme était haut comme une botte). Quel sujet désirez-vous?

— Mais, un beau roi d'Espagne m'irait assez bien, si cela ne coûtait pas trop cher, dit le paysan en se grattant l'oreille. J'aimerais aussi quelques accessoires : un jambon entrelardé, bien dodu, flanqué de quelques pintes de bière avec des panaches de mousse.

— Vous aurez cela.

— Vraiment ! mais à quel prix ?

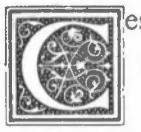
— Oh ! pas d'argent : vous fournirez tout simplement les modèles ; je vous fais grâce du roi d'Espagne, difficile à se procurer, mais vous m'enverrez un jambon et une tonne de bière.

— Tope là : affaire conclue, dit le paysan au comble de la joie.

Il faut avouer que c'était donné ; aussi les amateurs affluèrent ; l'un voulait un lion rouge ou un ours ; l'autre, un homme sauvage avec une massue dorée, sans oublier les accessoires : bouteilles, pintes et jambons.

« Une massue dorée à l'or fin, » dit le père, qui saisit la balle au bond ; cela vaut une tonne de bière en plus...

La famille du peintre d'enseignes était déjà rassasiée de viande de porc et saturée de bière, quand, fort heureusement, deux braves bourgeois, à la tête d'une maison d'aunages, voulurent avoir, eux aussi, une enseigne représentant la sainte Trinité : Dieu le Père, Dieu le Fils et le Saint-Esprit. « Ainsi soit-il, » dit le maître forgeron qui traita l'affaire.



Ces deux négociants, très estimés de leurs voisins, étaient deux aides du bourreau en retraite.

Types bizarres, raides, toujours correctement vêtus de drap noir et coiffés de chapeaux tromblons bien astiqués. Ils portaient des perruques luisantes, à reflets bleus comme l'aile du corbeau ; avec leur barbe teinte en

noir d'ébène et dont les dessous, brûlés par l'abus des teintures, prenaient des tons de vieux palissandre, ils avaient l'air de croque-morts empaillés. Les gamins, — cet âge est sans pitié — les appelaient les deux marchands d'encre.

Au demeurant, personne n'était ni plus poli, ni plus avenant, et les voisins — bonnes gens, sans préjugés, estimant qu'il n'y a point de sot métier — se plaisaient à trinquer avec ces sinistres fonctionnaires au cabaret des *Trois Perdrix*.

On avait encore « le respect des autorités sociales » ; les gendarmes n'étaient jamais lapidés, et lorsqu'un sergent de ville avait bu une douzaine de verres de trop, les bourgeois, fort dociles, le reconduisaient amicalement, bras dessus, bras dessous, avec tous les égards dus à son rang et à son plumet.

Le cabaret des *Trois Perdrix*, dont la bonne renommée semble défier les siècles, était célèbre, en outre, à cause d'une vieille coutume dont le côté humain et bon enfant caractérisait le peuple brabançon de cette époque. Il n'en est malheureusement plus ainsi depuis que l'alcool a empoisonné les masses et détrôné nos excellentes bières.

L'établissement en question se trouvant sur le parcours des condamnés allant au supplice, il était d'usage d'y faire une station : le temps de délier ces malheureux et de leur offrir un verre du bon tonneau. Presque tous acceptaient : la bière était si réconfortante ! Il paraît même, d'après ce que racontaient nos deux compères, qu'un de ces pauvres diables à qui l'on offrait une pinte de lambic empanachée de mousse, souffla dessus en inclinant quelque peu le verre.

— Pourquoi rejetez-vous la mousse? lui demanda le bourreau.

— Parce que ça donne la gravelle, répondit le condamné... Et tandis qu'on lui liait les mains, la charrette cahotante faisait une trouée dans la foule attendrie...

Les ex-collaborateurs du bourreau furent si contents de leur sainte Trinité, qu'ils gratifièrent l'auteur d'une pièce de drap, un peu avariée, il est vrai, mais d'une belle couleur verte; on en fit des habits des dimanches pour la nombreuse progéniture du maître forgeron, qui prenait alors l'aspect d'une botte de jeunes légumes.

La sainte Trinité, bien des fois repeinte par d'autres artistes, depuis l'an de grâce 1835, se voit encore aujourd'hui à la même place, bien que les deux noirs fantoches dont j'ai parlé aient rejoint depuis longtemps leurs clients décapités.

Tant qu'il restait un atôme de couleur dans les pots, le peintre d'enseignes ne pouvait rester en place, et s'éclipsait de la forge pour aller barbouiller les choses les plus étranges dans un coin du grenier.

« Sois peintre si tu peux, » dit un jour le maître forgeron à son fils, « mais sache que si cela ne te rapporte rien, tu reprendras la lime ou le marteau. »

A partir de 1832 jusqu'en 1837, le jeune homme fut tour à tour peintre sur porcelaine, peintre sur verre ou décorateur; tout lui était bon lorsqu'il s'agissait de brosser. Faisant de la peinture au mètre courant, juché tantôt sur un échafaudage vermoulu, tantôt sur une échelle branlante, et sautant de branche en branche avec une désinvolture acrobatique, il aurait peint la queue du diable pour gagner quelques sous...

CHAPITRE IV

FUGUE EN RÉ BÉMOL MINEUR.

Cependant, le père s'était remarié trois ou quatre ans après la grande épidémie de 1832, qui fit une horrible trouée dans la famille ; la maison devint un enfer pour les enfants du premier lit. Voulant se soustraire à la tyrannie d'une abominable marâtre, Jean prit la résolution de se rendre à Paris, à pied, *sur son lest*, qui consistait en un maigre pécule, à peine suffisant pour l'empêcher de mourir de faim.

Par bonheur, au moment de se mettre en route, un oncle du côté maternel, petit rentier, grand amateur de fleurs, le fit appeler.

— Je sais que tu n'es pas riche, mon garçon, et je tiens à te donner une preuve de mon affection (on a raison de dire que les amateurs de fleurs sont toujours de braves gens, pensa le neveu). Je tiens à te donner.... un bon conseil ; je t'engage à te munir d'un étui, de quelques boutons et d'une pelote de fil : de sorte qu'en cas d'accident, tu pourras raccommoder toi-même tes habits.

— Les grands esprits se rencontrent, fit le peintre en sortant de sa poche un étui et un dé à coudre.

— Allons, je vois que tu pourras te tirer d'affaire, et

que tu n'as besoin de rien; adieu, mon ami! et bon voyage!...

Quelques tronçons de voies ferrées existaient déjà en Belgique, mais il n'était pas question, à ce moment, de la ligne Bruxelles-Paris. Le progrès a marché depuis cette époque; aujourd'hui, en quelques heures, les moins fortunés font ce voyage, en troisième classe, pour le prix d'une paire de souliers.

Le jeune voyageur espérait trouver de l'occupation, soit à la manufacture de Sèvres, soit chez les décorateurs de théâtre.

Malheureusement ou heureusement, — qui l'eût pu dire? — le peintre aurait pu devenir tout aussi bien un vendeur de journaux qu'un grand financier — les décrets de la Providence sont impénétrables. Il eut beau frapper à toutes les portes, rien n'y fit : toutes les places étaient prises.

Puis, pour être vrai, disons que sa mise, un peu dépenaillée par les intempéries, ne prêchait guère en sa faveur. De plus, ses mains rougies, gonflées et gercées par la bise semblaient incapables de tenir un pinceau.

Ce fut bien pis encore lorsque les patrons lui demandaient son adresse ; c'étaient alors des ho ! là ! là ! et des ha!!! qui le faisaient rougir de honte. Par économie, il était *descendu* dans un misérable garni du faubourg Saint-Antoine; sa chambre, qu'il partageait avec d'autres locataires, contenait plusieurs lits, qui n'étaient occupés d'ordinaire qu'à partir de l'aube jusqu'à deux ou trois heures de l'après-midi. Messieurs les locataires, peu gênants en somme, rentraient toujours à la sourdine, et se couchaient parfois tout vêtus ; ils parlaient une langue bizarre, mêlée

de quelques mots français dont le sens échappait à leur compagnon de chambrée.

Un jour enfin, un peintre sur porcelaine, demeurant dans le voisinage, lui dit à brûle-pourpoint : « Mais, mon garçon, vous êtes logé dans un bouge de voleurs ! Hâtez-vous de sortir de là ; vous êtes Belge, dites-vous : eh bien, croyez-moi, retournez au plus vite dans votre pays : vous êtes trop jeune pour vous exposer à de pareils dangers. »

Il était temps, en effet ; encore quelques jours de malchance, et il se serait trouvé à bout de ressources. Une lueur sinistre lui dévoila tout à coup les bas-fonds immondes qui s'ouvraient sous ses pas ; il se sauva, éperdu, se nourrissant d'un morceau de pain, et couchant dans de misérables auberges, indignes de loger des charretiers.

CHAPITRE V.

Les voyages forment la jeunesse.

SUITE DE LA FUGUE.

CRESCENDO.

a retraite fut désastreuse. C'était au mois de novembre, par un hiver précoce, humide et glacial ; des nuages rampants, d'un gris sale, noyaient l'horizon et détrempaient les routes, jaunes et gluantes, foulées par les pieds des troupeaux.

Rien de plus navrant et de plus monotone que les campagnes du nord de la France ; les cultures plates, les maigres pâturages, pointillés de petits tas de fumier, se succédaient pendant de mortelles journées.

On marchait dans la fange, sentant la bouse de vache, qui s'attachait aux chaussures avec une persistance énervante. De loin en loin, quelque misérable ferme apparaissait au milieu d'un bourbier infect dans lequel barbotaient

et se vautraient des oies étiques ou des truies scrofuleuses. Et dans les potagers environnants, les plantations de choux et de navets baignaient dans une pâte glacée, croupissante et nauséabonde.

Çà et là, comme des traînées de limaces, la neige fondante marbrait les branches moussues des pommiers, secouées par les rafales, et d'où tombaient quelques fruits pourris ou véreux qui s'aplatissaient dans la boue. Puis, plus rien, rien que la plaine sans horizon, coupée par la grand'route, morne, noyée et mauvaise, qui s'allongeait sans cesse et reflétait le ciel couleur de lessive.

Vers la tombée de la nuit, trempé comme un phoque, harassé et moulu, le triste voyageur devait chercher un gîte dans quelque masure, suintant la misère, où, moyennant deux ou trois sous, on consentait à lui donner un abri...

Par une nuit sombre et froide, alors qu'il souffrait le martyre, affaibli par la fatigue et les privations, le battement fébrile de ses artères lui redisait l'écho joyeux de l'enclume. Ah ! combien il regrettait alors la douce chaleur et les clartés pétillantes de la forge !

Il revit le bon atelier tout flamboyant, le va-et-vient endiablé des travailleurs qui chantaient et martelaient le fer en cadence. Puis, au milieu d'un groupe de forgerons, il revit le père avec son grand tablier de cuir, les bras nus, le front perlé de sueur, battant la mesure comme un chef d'orchestre sur l'enclume retentissante. Et dans la forge embrasée, le sol vibrait sous les coups de marteau tombant dru, tandis que le métal en fusion crachait des bordées de paillettes étoilées.

Dans un songe anxieux, extatique, il revécut, en un instant, des années de luttes sourdes, poignantes, entre-

coupées de quelques éclaircies, hélas ! très fugitives, mais dont les moindres détails s'accentuaient avec une netteté impitoyable, comme pour lui faire sentir les horreurs de l'abîme dans lequel il se débattait.

Puis, le tableau, si mouvementé, si palpitant de la révolution de 1830, se déroulait à ses yeux fascinés. Une activité folle, prodigieuse, régnait dans l'atelier, le seul qui ne chômât pas. On forgeait des lances ou des pinces pour dépaver les rues, on réparait un stock de vieux fusils, on affilait des sabres, des baïonnettes, pendant que les apprentis fondaient des balles qu'ils enroulaient toutes chaudes dans les cartouches.

Quelquefois, à la moindre alerte, comme un troupeau piqué par les taons, grands et petits s'échappaient de la forge pour courir aux barricades. Le père si bon, si brave sous sa rude enveloppe, fut nommé d'emblée capitaine de la garde bourgeoise ; le forgeron se multipliait : c'était l'oracle du quartier, le *Deus ex machinâ*. Un canon encloué et démonté, pris à l'ennemi, fut traîné triomphalement derrière les barricades, et réparé séance tenante sous une grêle de balles (1). Tour à tour soldat, ingénieur, charron ou armurier, il mettait la main à tout ; les environs de la porte de Hal furent transformés en un camp retranché : chaque habitation était bondée de pavés.

La maison du capitaine devint un arsenal qui semblait inépuisable ; chacun y venait prendre à sa guise des charretées de mitraille, des barres de fer, des lingots de plomb,

(1) Cela se passait au boulevard de Waterloo : les Hollandais occupaient les hauteurs, en face de la rue du Cerf, où se trouve aujourd'hui le couvent des Carmes.

des baïonnettes, des pistolets ou de vieux casques provenant du champ de bataille de Waterloo : le pain manquait souvent, mais le fer ne faisait jamais défaut...

Lentement, la vision prit un caractère lugubre; les marteaux se taisaient peu à peu et sonnaient le glas funèbre ; puis, tout à coup, comme un présage de malheur, la forge s'éteignit dans un silence morne et troublant ; un horrible cauchemar le prit à la gorge.

La maison était déserte ; le choléra faisait des ravages épouvantables dans les quartiers populeux. Avec la rapidité de la foudre, le fléau décimait les impasses, les ruelles; et, dans les cimetières labourés de fond en comble, on enfouissait, pêle-mêle, des familles entières.

C'était au commencement de l'automne, par des journées splendides ; la nature reprenait un regain de vie, de jeunesse.

Pourtant, comme un rude moissonneur, la mort fauchait, sans répit, du matin au soir, en plein soleil ou par les nuits étoilées ; et toujours l'aube vermeille la retrouvait debout, hideuse, implacable, aiguisant sa faux pour de nouvelles hécatombes...

Il revit sa mère frappée par l'épidémie au milieu de la famille atterrée; le même jour, deux de ses frères tombaient à quelques heures d'intervalle.

Vers le soir, trois cercueils étaient enlevés en toute hâte : un fourgon, chargé de morts, stationnait devant la maison. Le père lui-même, si robuste, atteint, lui aussi, restait plusieurs jours sans connaissance.

L'image de ces êtres chéris, foudroyés à ses côtés, hâves, raidis, avec leurs yeux atones tout grands ouverts, ne le quittait pas, tandis qu'il tordait ses membres brisés sur un grabat sordide. Alors, il eut peur de mourir, seul, comme un chien paria ; il eut peur de la nuit épaisse, suffocante, qui l'enveloppait de toutes parts comme

un linceul glacé ; il eût voulu crier, s'enfuir, et restait là anéanti, écrasé, se mordant les poings pour ne pas éclater en sanglots...

Tant d'hommes subissent des angoisses non moins terribles avant d'atteindre un but vaguement entrevu ! Ils croient franchir un obstacle, et tombent dans un gouffre. Ils s'arrachent les ongles pour remonter vers la lumière, où ils arrivent enfin, étourdis, aveuglés, puis, en tâtonnant, reviennent sur leurs pas et côtoient l'abîme...

Malheur à celui qui, dans cette lutte silencieuse, seul contre tous, tombe au bord du chemin et demande merci ; s'il tend la main, ne fût-ce qu'une seule fois, malheur à lui ! il est vaincu, il végétera toute sa vie...

Loin d'abattre son courage, cette dure épreuve, vaillamment supportée, lui donna au contraire et la mesure de ses forces et la volonté tenace de lutter désormais corps à corps avec la mauvaise fortune.

Felix culpa, ce fut durant le cours de cette triste équipée, alors qu'il marchait des journées entières le long de routes interminables, courbé devant les rafales de neige

qui lui cinglaient la figure et glaçaient ses os, qu'il se traça un plan de conduite dont il ne s'écarta guère pendant plusieurs années : cette volée de coups de fouet le fit sortir de l'ornière.

Le peintre déconfit rentra au bercail, crotté comme un barbet, l'oreille basse, affamé, humilié de son insuccès vis-à-vis de la marâtre, dont le regard froidement féroce était gros de menaces et semblait lui dire : « La maison m'appartient; tu n'as plus de foyer, tu n'as plus de famille ; hors d'ici ! vagabond... »

Quelques mois après, n'y tenant plus, il quitta la maison paternelle, la mort dans l'âme, livré à lui-même, mais fermement résolu à s'armer pour le *struggle for life*...

C'était le matin ; son père — qu'il adorait — était seul dans la forge encore silencieuse.

« Cette séparation est pénible pour nous deux, mais je ne puis te blâmer », dit le père à son fils. Puis il ajouta, d'une voix sourde et émue : « Si je fus parfois un peu rude envers toi, c'est à cause d'elle (elle, c'était la belle-mère) ; suis ta vocation, ce fut toujours mon plus vif désir. Va, mon garçon, tu es courageux ; j'ai confiance en toi. » Il lui serra la main comme dans un étau ; et, pour la première fois, Jean ne put retenir ses larmes.

CHAPITRE VI.

ÉTUDIANT ET PROFESSEUR.

Deux têtes dans un bonnet.

L'instruction du serrurier en rupture de ban avait été jusque-là fort négligée ; il fallut tout d'abord la compléter le plus économiquement possible, mais, *nullius adminiculis* : à cet âge, on ne doute de rien.

Le fils du forgeron pouvait avoir alors dix-sept ans ; sa taille était au-dessous de la moyenne — chose sans importance, si ce n'est pendant les fêtes publiques — mais il était solide, rompu à tous les exercices du corps et sobre comme tous ceux dont l'estomac est devenu rancunier par suite de mauvais traitements et de longues abstinences.

A cette époque, le goût de l'escrime était fort répandu parmi la population bruxelloise ; chaque quartier possédait ses maîtres d'armes ; ceux de la rue Haute, aussi renommés pour leur adresse que pour

leur langage baroque, et dont le peintre en herbe illustrait parfois les diplômes, le payaient en leçons d'escrime, pendant lesquelles la grammaire recevait de formidables accrocs.

Il fallait entendre cela les dimanches, lorsque les maîtres se réunissaient dans la salle d'armes ; c'était alors un feu roulant de cuirs et de *pataquièces* à renverser les murs ! A part cela, on y apprenait à se fendre selon toutes les règles de l'art, et à se défendre par les armes dont la nature a gratifié les bimanes et bipèdes qui ne sont pas manchots.

Notre gamin — appelons-le ainsi, puisqu'il en avait toutes les apparences — nageait, en outre, comme un terre-neuve ; mais ce petit talent de société, plus en rapport avec la marine qu'avec la peinture de fleurs ou de fruits, ne lui servit qu'à repêcher plus d'un imprudent baigneur.

Rien de plus amusant que les péripéties de ses divers sauvetages; celui, entre autres, d'un capitaine de navire, un vieux corsaire, qui se trouva fort humilié d'avoir été harponné, dans l'onde amère, par un jeune pékin. Ce pékin n'en était plus à ses débuts, car il avait reçu une première médaille de sauvetage alors qu'il n'avait pas seize ans; le bourgmestre de la ville de Bruxelles, M. Van Volxem, l'ayant fait appeler dans son cabinet, n'en revenait pas : « Il y a erreur en la personne », disait-il à son secrétaire, « cet enfant n'a pas pu sauver un homme. Cette médaille est pour ton père, mon petit ami », ajouta-t-il, « je ne puis la remettre qu'à lui-même... »

Doué d'une certaine habileté comme peintre sur porcelaine et abattant de la besogne comme quatre, il pouvait gagner parfois jusque cinq francs par jour : « Il ne m'en faut que deux pour payer mon loyer et ma nourriture », se dit-il. — Le peintre était dans ses meubles et couchait dans un grand coffre en bois blanc, qui lui servait en même temps de garde-robe. — « Le soir, je suivrai les cours gratuits de l'Académie royale ; avec mes économies, j'achèterai des livres ; de huit heures à minuit, je serai mon propre maître d'école, et *cosi fu*.

Histoire, littérature, sciences, langues vivantes, musique, botanique et parfois, mais sans grand succès, un peu de grec ou de latin, il ne voulait rien négliger.

Et fiévreusement, il entremêlait le tout, selon les dispositions du moment, sans ordre, sans méthode : une véritable salade intellectuelle, difficile à digérer pour un Flamand désorienté, sachant tout au plus lire et écrire ; mais : *labor improbus omnia vincit*...

Ceux qui, dès leur enfance, ont fait toutes leurs classes, lentement, par degrés et quelquefois en rechignant, ne comprennent pas le charme d'une initiation si rapide, si absorbante.

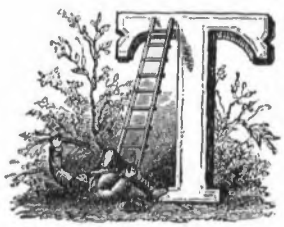
Il était comme ces adolescents myopes se servant pour la première fois de lunettes : le firmament étoilé, les montagnes verdoyantes et les prés fleuris leur apparaissent, coup sur coup, dans toute leur splendeur. L'horizon bleu, les monuments grandioses, les flèches des cathédrales se découpant sur le ciel les étonnent et les confondent : tout un monde se révèle successivement à leurs yeux éblouis...

Vers le milieu de la nuit, l'écolier non moins ébloui,

mais vaincu par la fatigue et la tête gonflée d'une multitude de choses dont il n'avait jamais ouï prononcer les noms, se blottissait dans son coffre, en élevait ou en abaissait le couvercle selon la température ambiante et s'endormait comme une marmotte au fond de son terrier...

CHAPITRE VII.

L'ÉCHELLE SOCIALE EST ENDUITE DE SAVON.



Tout alla *pianissimo* pendant quelque temps ; mais l'art de décorer la porcelaine tombant peu à peu dans le marasme, cette branche de salut allait encore lui manquer.

Fort heureusement, les gens riches commençaient à prendre goût à la décoration murale ; chacun voulait avoir des dessus de porte avec des motifs de fleurs ou des figures allégoriques dans les panneaux de son salon et de sa salle à manger. La bourgeoisie, à cette époque, commençait à voyager ; elle connaissait les somptueux palais de Rome, Gênes, Florence, et faisait de son mieux pour introduire chez nous le goût de la peinture décorative. Si ses efforts ne furent pas toujours couronnés de succès, on doit, néanmoins, semble-t-il, lui savoir gré de la bonne intention et ne s'en prendre qu'aux artistes.

« Décorateur » était pour ainsi dire un terme de mépris employé par la plupart des peintres, se figurant, bien à tort, qu'il suffisait, pour faire de la peinture décorative, de brosser, par-dessous jambe, une machine quelconque, pour épater ces mêmes bourgeois.

A chacun son métier ; nous avons connu plusieurs décorateurs de théâtres, à Paris et à Milan, dont l'éducation artistique était beaucoup plus complète que celle de bon nombre de peintres d'histoire.

Quoi qu'il en soit, ce genre de travaux se payait largement et

> Mainte pistole se glissait
> Dans l'escarcelle de notre homme

lui permettant de faire des études d'après nature ou de copier les maîtres anciens.

On brossait encore de temps en temps une enseigne, qu'il eût été injuste de mettre en parallèle avec le *Roi d'Espagne* ou avec l'*Homme sauvage*. *Au Gourmand*, entre autres, l'enseigne d'un marchand de comestibles, était presque un tableau où le vulgaire jambon et les pintes de bière étaient remplacés par des pâtés de foie gras, des homards, des saumons, des huîtres et des carafons de vins fins dont les modèles servirent à faire bombance avec les camarades.

Pourtant, il fallait donner un nouveau coup de collier. Pour le débutant aux abois, n'ayant d'autres moyens d'existence que son art, la difficulté ne consiste pas à peindre un tableau plus ou moins réussi ; ce qui, d'ailleurs, n'est qu'une affaire d'appréciation.

Tout le monde, aujourd'hui, s'occupe d'esthétique ; c'est très heureux, car, si baroque que soit une peinture, plus n'est besoin d'écrire dessus ce qu'elle représente pour trouver une foule de gens à même d'en faire une analyse

raisonnée, et d'y trouver des qualités et des « intentions », qui, sans eux, échapperaient aux hommes du métier. Mais, autre chose est d'amorcer le premier amateur, cet être fugitif et capricieux, s'il en fut, qui vous glisse entre les doigts comme une anguille que l'on veut écorcher.

L'artiste occupait alors une modeste chambre garnie, contenant un vrai lit, et avait pour voisin un paysagiste déjà fort connu, d'un talent sérieux, un peu inégal, et dont les œuvres remarquables ornent aujourd'hui le Musée de Bruxelles. C'était Théodore Fourmois.

Lui aussi ne figurait pas sur la liste des éligibles au Sénat et tirait le diable par la queue. Le paysagiste exploitait alors un maigre filon, et engagea son voisin à suivre la même voie. Mais comment faire? Les tableaux de Fourmois étaient cotés en dessous de leur valeur, il est vrai, mais ils lui permettaient de vivoter. Tandis que le peintre de fleurs, encore en bouton lui-même, n'était connu que dans les ateliers de décorateurs.

Il y avait à cette époque, déjà lointaine, une salle de vente dirigée par une vieille mégère, âpre au gain, ressemblant bien plus à une Parque qu'à un bon ange et pourtant les deux peintres la considéraient, dans les moments de famine, comme leur providence.

Deux fois par semaine, les amateurs de peintures modernes pouvaient enlever là, au feu des enchères, de petits tableaux de Fourmois et d'autres au prix d'une cinquantaine de francs.

C'eût été folie que d'envoyer dans ce bazar des tableaux de fleurs ou de fruits d'un inconnu : il fallait chercher autre chose.

Guréka ! s'écria un beau matin notre débutant en frappant du poing sur la porte du paysagiste. Celui-ci, plongé dans un demi-somme, vit entrer son voisin tenant sous le bras un tableautin des plus cocasses. Fourmois le retourna plusieurs fois, ne se rendant pas compte d'abord de ce que cela pouvait être. Et tout à coup, lui, qui pourtant n'était pas d'humeur joviale, se jeta sur son lit comme un convulsionnaire en trémoussant ses longues jambes décharnées.

Ce chef-d'œuvre pouvait avoir vingt centimètres de hauteur, on eût dit un morceau de carton blanc orné d'une tache grise vers le milieu ; cette tache représentait Napoléon Ier vu de profil, posé sur un monticule couvert de neige, la main gauche derrière le dos et tenant de la main droite une longue-vue à l'aide de laquelle l'empereur explorait l'horizon.

Le grand homme était coiffé du petit chapeau et vêtu de la redingote légendaire dont les basques flottaient au vent; quelques flocons de neige émaillaient le ciel gris.

— En les soignant bien, et en les variant plus ou moins, on peut en faire quatre par semaine, dit l'auteur à son confrère, lorsque celui-ci se fut un peu calmé.

— Et tu te figures qu'on t'achètera pareille machine? dit Fourmois.

— Évidemment; n'as-tu pas remarqué que les Anglais pullulent dans la salle de vente? répliqua le voisin. Eh bien, j'ai la certitude qu'ils échangeront leurs guinées contre mes Napoléon; je ne te dis que ça...

Le lendemain (c'était un mercredi soir après la vente), le jeune peintre se faufila timidement dans l'arrière-boutique où trônait la directrice, les lunettes posées sur son petit nez en bec d'épervier.

— Comment! c'est vous qui êtes l'auteur du Napoléon! lui dit-elle d'une voix nasillarde. C'est très bien ça, très fin de ton; gris sur gris. Deux Anglais se sont acharnés là-dessus comme des chiens sur un os; il faut en faire encore, mon petit; et pour vous encourager, je vous fais grâce des 10 p. c. Voilà trente francs (le cadre doré à l'or faux en avait coûté cinq; bénéfice net : vingt-cinq francs; c'était une belle journée).

Théodore Fourmois en demeurait stupéfait, lui qui venait de vendre, pour la modique somme de cinquante francs, un charmant paysage, valant, au bas mot, un millier de francs.

Pendant six semaines, on vit apparaître à la salle de vente, les mercredis et vendredis, un ou deux Napoléon, vus, soit de face, soit de profil, debout ou assis à califourchon sur une chaise (la veille de la bataille d'Austerlitz).

L'auteur s'était habitué à aller toucher régulièrement ses trente ou quarante francs, grâce à la ténacité de l'un ou de l'autre insulaire, resté définitivement maître du terrain.

CHAPITRE VIII.

CHI TROP IN ALTO SAL, CADE SOVENTE.

« Je vais frapper un grand coup, se dit un jour l'artiste ; demain, je leur campe un Napoléon à la bataille de Waterloo. »

Hélas ! cela devait lui porter malheur.

Déjà, depuis quelques jours, après une forte baisse, les Napoléon ne faisaient plus qu'apparaître sur la table du crieur pour aller s'engloutir, l'un après l'autre, dans les profondeurs de l'arrière-boutique.

« Il se peut que mon Anglais soit malade ; ces choses-là arrivent à tout le monde », se dit l'auteur un peu inquiet. Vers le soir, l'artiste, plein d'anxiété, gravit les marches du bureau sombre qui s'élevait au fond de la salle, et que la directrice nommait « sa cage de rossignols ».

Là, dans un fouillis de vieilleries sans nom et de peintures monstrueuses, nichait la providence des jeunes artistes et des fruits secs ; les lunettes de cet ange tutélaire scintillaient dans le clair-obscur rembranesque, tandis qu'il feuilletait des in-folio poudreux qui sentaient le moisi.

En observant sa face ridée, plus renfrognée que d'habitude, l'artiste crut voir la Parque Atropos s'apprêtant à couper le fil qui le retenait ici-bas.

« Hélas ! c'est fini, mon *pauf* petit ; l'Anglais est parti

emportant ses Napoléon et ses guinées, et j'ai eu beau offrir ce genre d'article à Pierre et à Paul, personne n'en veut : « n'y avait q'lui », ajouta-t-elle en poussant un gros soupir. Puis, voyant pâlir le peintre, elle en eut pitié (c'était une bonne femme, après tout). « Asseyez-vous un instant et causons. On m'a dit que vous aviez peint des dessus de porte pour M. X ; pourquoi ne feriez-vous pas des tableaux de fleurs ou de fruits? Je les ferai mousser, vous verrez ! Faites-moi quelque chose de brillant, *qui tape à l'œil* : je connais mon public ; ça ira comme sur des roulettes. »

— Est-il nécessaire de signer ce tableau? demanda le jeune homme en rougissant.

— C'est votre affaire; mais, pour peu que cela vous gêne, mettez-y tout simplement votre initiale ; de sorte que si c'est un four, vous pourrez toujours dire « Ni vu ni connu ».

Après avoir livré au bûcher une demi-douzaine d'Empereurs, l'artiste, un peu soulagé, se remit à la besogne.

Pendant cet intervalle, le temps avait marché et, la bourse s'aplatissant à vue d'œil, il fallut se contenter souvent d'un dîner imaginaire ; c'était une vieille habitude : l'estomac, parfaitement maté, n'avait plus l'horreur du vide ; par contre, l'artiste, lui, avait horreur des dettes : le terme de son loyer était échu depuis quinze jours.

Enfin l'heure était proche ; le tableau, envoyé dès la veille, gisait derrière le comptoir au milieu d'un ramassis de peintures anciennes et modernes.

Empilées au hasard, des copies de Rubens, de Van Dyck, de Jordaens, fraîchement peintes, toutes

collantes, accouplaient des Rembrandt, sauce bitume, qui sentaient l'huile bouillie.

« On assure qu'ils sont authentiques, mais nous ne garantissons rien », fit la directrice en ouvrant la séance.

Le hasard voulut que ce fût un vendredi, — jour néfaste — ; pour comble de malheur, il pleuvait à verse, et des torrents de boue ondulaient et dégringolaient en clapotant le long des trottoirs de la Montagne de la Cour. Le ciel était noir comme de l'encre ; des promeneurs de toutes classes se précipitaient dans la salle de vente, en secouant leurs parapluies qui dégouttaient sur le parquet crotté : à chaque ondée, la foule s'entassait.

La chaleur de la salle séchait les *imperméables* et les blouses loqueteuses, qui dégageaient une buée écœurante, bleuissant les fonds et se mêlant à l'âcre fumée des cigares mouillés. Pas une figure d'amateur parmi ce monde *composite* venu là pour se mettre à couvert : la vente languissait. Et tandis que le crieur bredouillait en vain sa formule endormante, des ribambelles de tableaux passaient de main en main, retournés en tous sens par des gens ineptes, regardant les marines à l'envers, en clignant les yeux, et prenant des rochers pour des vaches ou un clair de lune pour un combat de nègres.

Le guignon me poursuit ; qu'est devenue mon œuvre dans tout ce gâchis ? pensa l'artiste inquiet, se dissimulant derrière un groupe de marchandes de bric à brac.

Tout à coup, la directrice, se baissant d'un mouvement rapide, saisit un tableau et le déposa sur la table en s'écriant d'une voix stridente : « Un petit R., messieurs ! Voyez-moi ces fleurs-là ; on les sent » ajouta-t-elle en reniflant l'air empesté ; « c'est d'un jeune homme plein d'avenir »... Un silence de mort accueillit cette réclame. L'auteur blêmit et s'affaissa sur une banquette en s'épongeant le front...

« Voyons ça », dit négligemment un monsieur décoré. « Trente francs », reprit celui-ci d'une voix brève en passant le tableau à la directrice, qui s'exclama : « Trente francs ! c'est pour rien, ce débutant est né coloriste. »

Les oreilles de l'artiste bourdonnaient, il lui sembla qu'un rayon de soleil pénétrait subitement dans la salle enfumée.

— « 32, 34, 36 », fit le crieur en regardant à droite et à gauche. « Personne ne dit mieux que »...

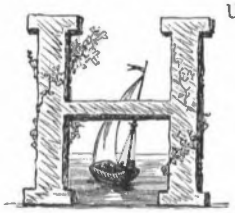
— Quarante, reprit le premier amateur. — Per...-son...ne... dit mieux que quarante francs ? Personne ? ? Paf... adjugé à monsieur le capitaine M... *(sensation)*.

— « Quel est donc cet R... ? » dit une vieille marchande de bric à brac à sa voisine. — « Sais pas ! » répondit l'autre en faisant le gros dos.

Tout est relatif en ce bas monde : un financier encoffrant son premier million est-il plus heureux qu'un ourson découvrant pour la première fois une ruche bondée de miel ?

CHAPITRE IX.

HEUR ET MALHEUR.



Huit jours après, le peintre ne revint pas de sa surprise en voyant apparaître dans son modeste logis le capitaine M..., lequel, après avoir examiné les études accrochées à la muraille, lui commanda un tableau du prix de deux cents francs !

— Mettez-y tous vos soins, dit-il en partant, nous exhiberons cela au Salon de Bruxelles ; mais n'envoyez plus vos œuvres à la salle de vente.

Peu à peu, les commandes affluèrent, tandis que les prix s'élevaient progressivement en raison de la demande, et l'artiste put enfin se dire : « Je vis de mon art. » La barque était à flot; les dures épreuves touchaient à leur terme. Son odyssée de déboires, avec son cortège de vaches enragées, s'évanouit comme un mauvais rêve : une belle journée de printemps fait oublier de longs mois d'hiver.

« Maintenant que tu es en bonne veine, lui dit son oncle, songe à l'avenir, mets tes meilleures poires dans le fruitier ; tu sais par expérience que le *Self help* est, au bout du compte, ce qu'il y a de moins trompeur sous la calotte des cieux : les travailleurs et les hommes de bonne volonté trouvent toujours une petite place au soleil. »

Ce fut un beau moment pour le père, lorsque l'artiste vint lui annoncer ses premiers succès au salon de Paris ; toujours maître de lui-même, le rude forgeron était peu expansif, mais, ce jour-là, le marteau s'échappa de ses mains.

Il mourut presque subitement, peu de temps après, à l'âge de 50 ans, vieilli par les fatigues et les soucis des affaires, alors que deux de ses fils étaient à même de prendre la direction de son atelier, et qu'il eût pu jouir encore de quelques années de repos après une existence si laborieuse.

*
* *

Les œuvres du peintre sont éparpillées aujourd'hui dans beaucoup de galeries particulières, en Belgique, en France, en Hollande, en Angleterre, en Russie, en Amérique et en Australie, au musée de Sydney. Dès son entrée dans la carrière artistique, il eut la chance d'obtenir par-ci par-là quelques médailles d'or, grand module, dont il fit un heureux emploi.

Ces sortes de distinctions, dont l'influence en matière d'art semble complètement illusoire, avaient toutefois un certain charme aux yeux des jeunes peintres, peu disposés à en faire des reliques. Les entrepreneurs d'expositions universelles ne connaissaient pas alors le truc des premières médailles en bronze doré, ou des diplômes de tout genre qui n'eurent d'autre résultat que de faire enrager les exposants frustrés par mégarde de leur part de gâteau. C'est avec le produit de trois ou quatre médailles d'or, converties en lingot — *horresco referens* — que le peintre, en homme pratique, acheta un lopin de terre, situé, par le plus grand des hasards, dans la même localité où ses illustres

aïeux menaient autrefois la charrue ou plantaient des choux.

Les lièvres reviennent toujours dans le milieu où ils sont nés, sous la même impulsion mystérieuse qui ramène l'hirondelle vers le chaume où fut son nid.

Ce délicieux lopin de terre s'arrondit pendant quelques années et devint un des beaux jardins des environs de Bruxelles, où les rossignols, les merles et les fauvettes s'en donnent à bec que veux-tu. « Celui qui plante un arbre a bien mérité de la patrie. »

Par le phénomène de l'atavisme, ses aïeux lui transmirent de grands biens : l'amour de la campagne et le goût du jardinage. Et c'est ainsi que l'on commence par forger le fer, et que l'on finit par cultiver des roses.

De sa jeunesse un peu aventureuse l'artiste a conservé la passion des voyages ; il visita plusieurs fois l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, et parcourut successivement la Sicile, la Syrie, l'Egypte, l'Inde Britannique et l'île de Ceylan.

La relation de ce dernier voyage, publiée d'abord en articles « variétés » dans l'*Indépendance belge*, fut réimprimée en deux volume in-4°, illustrés d'après les esquisses que l'auteur rapporta de ces pays (1883-1886).

TABLE

CHAPITRE I.

Scherzando . . . . . 1 — 9

CHAPITRE II.

LA CITTA DOLENTE . . . . . 11 — 13

CHAPITRE III.

L'ART POUR LARD . . . . . 15 — 18

CHAPITRE IV.

FUGUE EN RÉ BÉMOL MINEUR . . . . 19 — 21

CHAPITRE V.

SUITE DE LA FUGUE, *Crescendo* . . . 23 — 28

CHAPITRE VI.

ETUDIANT ET PROFESSEUR. . . . . 29 — 32

CHAPITRE VII.

L'ÉCHELLE SOCIALE EST ENDUITE DE SAVON . 33 — 37

CHAPITRE VIII.

CHI TROP IN ALTO SAL, CADE SOVENTE . . 39 — 42

CHAPITRE IX.

HEUR ET MALHEUR . . . . . 43 — 45